

ROSE-MARIE PAGNARD

---

LE MOTIF DU RAMEAU  
ET AUTRES LIENS INVISIBLES



EDITIONS  
**ZOE**

Extrait de la publication

## LE MOTIF DU RAMEAU

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Zoé

*Le Collectionneur d'illusions*, MiniZoé, 2006

Aux Éditions de L'Aire

*Séduire, dit-elle*, nouvelles, 1985

*Sans eux la vie serait un désert*, récit, 1988

*Les Objets de Cécile Brokerhof*, roman, 1992

*La Leçon de Judith*, récit, 1993

Aux Éditions Actes Sud

*La Période Fernandez*, roman, 1988, Prix Dentan

*Dans la forêt la mort s'amuse*, roman, 1999, Prix Schiller

Aux Éditions S.J.E.

*Figures surexposées*, récit, aquarelles de René Myrha, 2003

Aux Éditions du Rocher

*Janice Winter*, roman, 2003, Points Seuil, 2005

*Revenez chères images, revenez*, roman, 2005,

Prix de littérature du Canton de Berne

*Le Conservatoire d'amour*, roman, 2008

ROSE-MARIE PAGNARD

LE MOTIF  
DU RAMEAU

*et autres liens invisibles*

EDITIONS  
**ZOE**

*Remerciements*

*À la Ville de Genève, Département des Affaires culturelles,  
pour la bourse d'édition 2009-2010,*

*au service des affaires culturelles du Canton de Berne, du Canton du Jura,  
et à la Ville de Moutier.*

*L'auteur remercie chaleureusement Bernard Bédât.*

© Éditions Zoé, 11 rue des Moraines

CH – 1227 Carouge-Genève, 2010

[www.editionszoe.ch](http://www.editionszoe.ch)

Maquette de couverture : Evelyne Decroux

Image : © René Myrha, *Vase orné de rêves II*,  
peinture acrylique sur toile, 60 x 50 cm, 2006.

ISBN 978-2-88182-663-4

*À mes parents*



En pleine nuit de novembre, dans le château de Bergue, un homme fut déposé comme un bloc de glace sur le lit d'une chambre. Par qui, par quoi, mystère.

Dans cette chambre la température baissa, puis remonta si fort que ce qui avait paru inanimé finit par prendre vie.

— Comment t'appelles-tu? demanda la nuit d'une voix douce, féminine.

— Ben Ambauen, quarante ans, héritier, à votre service.

— Et pourquoi t'efforces-tu d'atteindre le jour?

— Pour attraper la femme que j'aime.

— Attraper! Elle court comme dix lièvres, cette femme, s'esclaffa la nuit en jetant un coup d'œil scrutateur aux longues jambes musclées et au visage du rêveur, un visage à l'expression fluctuante, comme affamé par une vision tantôt proche, tantôt disparaissant dans l'inconnu. Je ne voudrais pas avoir l'air de fourrer mes petites pattes dans tes affaires, ajouta-t-elle, mais tu ferais mieux d'entrer au conseil communal, de distribuer ton argent et ton temps aux cas sociaux, à



l'exemple de tes parents et ancêtres ou, mieux encore, d'aller tous les après-midis enseigner les deux p, philosophie et poésie, aux habitants de l'hospice.

Ben Ambauen murmura qu'il exerçait en temps utile ce genre d'activités, mais que présentement, à dire juste, immédiatement et de toute urgence, il devait écrire ce qu'il savait et ne savait pas de cette femme; pourquoi, comment, mystère.

— Dans ce cas, soupira la nuit.

(Elle déplorait un tel projet qui ne manquerait pas d'empiéter sur son délicat territoire des songes et d'y laisser traîner des papiers couverts d'inepties, ça lui donnait des tempêtes d'angoisse et des exaltations érotiques tuantes. Des réactions trop humaines qu'elle préféra refiler à Ben Ambauen, à son corps nu, à son âme nue, tout disposés à ce genre d'expériences...)

— Salut! dit-elle, avant de se fondre rapidement dans le brouillard glacé.

L'aube encore noire tomba sur Ben Ambauen avec ce que la nuit avait prévu. Il crut écrire d'un jet l'histoire de son Ania bien-aimée et inatteignable (excellent! génial!), quand un corbeau d'un coup de plume l'effaça: impossible de savoir maintenant ce que cette histoire avait raconté, le dormeur cherchait, cherchait, il s'accrocha aux mots *enfants*, *cirque*, *petit pont*, le lit se pliait sous les efforts. Un enfant minuscule, d'une forme inachevée, se plaqua sur le visage de Ben Ambauen et le remplit d'une grande angoisse: es-tu mon enfant, aurait-il voulu demander, mais le souffle lui manquait. Subitement le cours du rêve ralentit, tout est si calme, mais notre petite ville est très calme, rêvait-

il, et ce calme bougea un peu, se transforma en volupté et en désir sans objet précis, désir d'être caressé par n'importe quelles mains, tout cela ensemble, excitant en diable. Quoi? Ce diable de Leonard! rêva-t-il encore, emporté tout brûlant dans une voiture sans roues, à travers des rues sans nom.

*N'oublie pas, cher Ben, avant de te lancer corps et âme dans une reconstitution romanesque et donc non véridique du séjour professionnel de nos amis Ania et Ennry à Tokyo, n'oublie pas, en quelque sorte pour garder au moins un pied sur terre, certains de leurs antécédents berguiens incontestables et vérifiables. Par exemple ceux que je vais immédiatement noter ici afin de t'éviter des trous de mémoire, mais aussi une possible sous-estimation du poids, dans l'imagination, de faits réels quelquefois si énormes qu'on finit par les regarder superficiellement. Un peu comme on regarde, dans notre ville, Sunne le manchot, ou Hewa la mystique, ou Ennry l'homme qui n'a pas assez grandi en centimètres.*

La petite ville de Bergue dormait encore. Le peu de neige tombée la semaine précédente avait été déporté à la lisière de la forêt, mais le verglas persistant rendait les rues impraticables pendant la première moitié de la journée. La lettre de l'éditeur avait mystérieusement échappé à ces réalités, elle était ouverte sur la table, Ben la lisait pour la deuxième fois, debout sur la frontière entre la nuit et le jour.

*Ennry Pinkas. À Tokyo, sa petite taille aux proportions étonnamment parfaites, conviens-en, n'est certainement pas passée inaperçue. On attendait une montagne d'un mètre quatre-vingt-dix, on reçoit un homme finement taillé, grand juriste, un être qu'on pourrait dissimuler dans la plupart des vases ornementaux du Musée national japonais (si j'interprète correctement les reproductions que j'en ai). Cette petite taille – ce léger handicap – joue-t-elle un rôle dans le comportement qu'on pourrait qualifier d'épisodiquement effrayant d'Ennry ? Et si oui, le joue-t-elle également à Tokyo ? Je te laisse répondre. Pour ma part je crois que non, je retire d'ailleurs le mot handicap, je le pose sur mon propre front, en signe de manque, manque d'invention, de patience dans la fréquentation de personnages littéraires, bref, de ces dons que toi, mon cher Ben, tu possèdes et tiens tout le temps chauffés à blanc, cachés à l'intérieur de ton éternel manteau noir, je ne connais rien aux dons, je te prie de m'excuser.*

*Voilà pour la petite taille d'Ennry. Ennry Pinkas expédié par ses chefs à treize heures d'avion de Bergue pour l'ouverture d'un cabinet de droit international à Tokyo.*

*Avec sa femme Ania, que j'aurais juré avoir vue enceinte, un matin, un peu avant leur départ, puis revue le même jour aussi mince que son petit doigt. Un mirage. Je ne m'habituerai jamais à votre exécrable lumière berguienne !*

*Je te parlais de précédents, mais j'ai tout à coup perdu le fil. Je ferme un instant les yeux pour retrouver Bergue et le jeune Ennry, permets que je suive la rivière (elle aussi beaucoup trop brillante pour mes yeux fatigués), c'est à un tournant de cette rivière que se trouvait la scierie dans laquelle*

*travaillait autrefois le père d'Ennry. Ce père, cher Ben, fut un jour accusé d'avoir volé son patron, ce pourquoi il passa de secrétaire prometteur à coupeur de bois. Plus tard, trop tard, sa femme prouva l'innocence de cet homme, elle était journaliste, elle aurait dû être écrivain et consigner toute l'histoire dans un livre, tu comprends ce que je veux dire: les livres servent la vérité, chacun à sa manière, bien entendu (la manière de tes deux romans exceptée, mais oublie cette parenthèse, je n'ai jamais pu lire un de tes livres en entier, mes yeux sont probablement trop faibles). Le destin du père d'Ennry est un précédent incontestable, tu peux l'utiliser autant de fois que tu le voudras, ces drames de l'injustice sont pour ainsi dire inusables, leur réalité se moque des distances géographiques, de sorte que si tu ressentais le besoin de glisser cette histoire berguienne dans une histoire tokyonaise, le déplacement serait imperceptible au lecteur. Cela dit, je doute qu'une injustice vieille de trente ans tourmente un homme tel qu'Ennry – souviens-toi de l'insouciance assez comique avec laquelle il fait pivoter son violoncelle d'amateur entre ses petites jambes avant de jouer! –, je doute que cet homme aujourd'hui penché sur des cas de justice dont la complexité nous couperait le souffle ait gardé ne serait-ce qu'une écharde de cette histoire en lui.*

*Quoique.*

*Ce précédent t'est donc signalé. Y en aurait-il d'autres ?*

Ben Ambauen posa la lettre de l'éditeur sur sa grande table noire, dans l'angle occupé par une boîte de pastilles Grether, par des chaussons en feutre à bor-

de plumes d'eider et par la lourde théière en fer qui avait été le témoin de seize années consacrées à la pensée et à l'écrit. (La bordure de plumes, Ania l'avait créée le jour de son quatorzième anniversaire dans le parc couvert de cendre et d'oiseaux morts du Foyer des enfants spéciaux.) Ces années de travail avaient produit, d'une part, des chroniques littéraires, d'autre part, des romans signés Ben Ambauen.

Les chroniques paraissaient dans le *Journal de Bergue*, elles étaient inspirées par des romans, tous d'inimitables fictions dont les auteurs, morts, ou vivant à des distances considérables, ne risquaient pas de se pointer en ce lieu pour quelque réclamation, lecture ou conférence publique décevante. Un chroniqueur responsable, selon Ben, se devait d'éprouver, avant de se mettre à écrire, un immense besoin de solitude et d'exploration. Après avoir refermé le livre objet de sa future chronique, il quitte la ville, non sans solennité et courage il quitte une réalité connue puis il s'égaré. Doit impérativement s'égarer. Atteindre avec le corps et avec l'esprit de nouveaux points de vue. Par exemple : les ruines du Moulin royal approchées par le sud ne ressemblent pas à ces mêmes ruines attaquées par le nord. De même que prononcer l'âge de ces ruines n'a que peu de rapport avec penser, en les regardant, au processus de la destruction de toutes choses au sens philosophique. Sortir et s'égarer constituaient donc la phase préparatoire des chroniques. Les rédiger ne demandait ensuite pas plus d'effort que s'il s'agissait de dialoguer amicalement avec les personnages du livre élu. Un dialogue qui aurait pu, en certains cas particulièrement

riches pour l'imagination de Ben, faire perdre les pédales aux auteurs eux-mêmes, mais aucun auteur ne s'était jamais manifesté.

Les romans de Ben Ambauen, à ce jour deux et l'embryon d'un troisième, racontaient des vies humaines ordinaires, mais rendues étranges et invérifiables par l'irruption de hasards catastrophiques ou féeriques, également par le fait que des certitudes concernant par exemple la folie, le don de l'imagination, ou le sens de l'existence, pouvaient être réduites à néant par le sourire d'un mort ! C'était simple mais inexplicable, de sorte qu'un éditeur pouvait ironiser tout son soûl à propos de la fiction en général et de celle d'Ambauen en particulier, il fallait le comprendre et lui pardonner. Ben se versa du thé dans son nouveau bol japonais, ces pensées lui desséchaient la gorge. Il se tourna vers Italo Calvino, vers Hella Haasse, vers Vladimir Nabokov, il aurait pu se tourner vers bien d'autres écrivains, tous ceux qui avaient été mille fois pris à la gorge par le thème de la fiction, mis en demeure d'expliquer son mystère et qui, grâce à une étincelle surgie du feu même de ce mystère, avaient fini par concocter chacun une réponse merveilleusement accueillante, juste assez large et juste assez intime pour contenir en son brouillard scintillant un cadeau à tous les lecteurs. Puis il revint à l'éditeur : n'avait-il pas confié à ce dernier, dans une imprudente bouffée d'enthousiasme, ses trois histoires tokyonaises ? Alors qu'il en était encore à avancer sans le moindre mot écrit, dans la chambre mi-claire, mi-obscur de l'imagination ? Alors que les images d'Ania à Tokyo, de tout ce qu'il savait, se pré-

**M**aman Reinhold, ex-cascadeuse convertie en protectrice de l'innocent et dangereux Leonard; Ben Ambauen, écrivain et chasseur de lièvres; la fille d'un marchand de vaisselle transformée en héroïne de conte; Ennry Pinkas, juriste dont la petite taille cache une imprévisible folie; un extravagant éditeur qui se croit « sans imagination »; la ville de Bergue et Tokyo la mégapole: le lien entre ces personnages et ces lieux s'appelle Ania.

Ania, fille adoptée, élève forcée du Foyer des enfants spéciaux, est devenue l'épouse d'Ennry. Elle incarne ici l'amour absolu, mais aussi l'incroyable aptitude qu'ont certains êtres à supporter les vicissitudes de leur destin.

Ce roman à l'écriture musicale et ardente est un éloge à la force de l'imagination. « J'essaie de me relever, mais je suis fatiguée d'entendre la réalité et le rêve penchés sur moi à plaider chacun pour son compte, en japonais ! » Mais voici que le hasard saute dans l'histoire...

ROSE-MARIE PAGNARD vit dans le Jura suisse. *Le Motif du rameau* renouvelle ses interrogations sur la création, thème de ses précédents romans, dont *Dans la forêt la mort s'amuse*, Actes Sud, 1999, pour lequel elle a reçu le prix Schiller ou le plus récent *Le Conservatoire d'amour*, paru aux éditions du Rocher en 2008.

ISBN 978-2-88182-663-4



9 782881 826634

18 €

EDITIONS ZOE